

René Belletto

Sur la terre comme au ciel

Roman



Extrait de la publication

Sur la terre
comme au ciel

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

L'ENFER, Prix du Livre Inter 1986, Prix Femina 1986

LOIN DE LYON (*Sonnets*)

LA MACHINE

REMARQUES

LES GRANDES ESPÉRANCES DE CHARLES DICKENS

RÉGIS MILLE L'ÉVENTREUR

HISTOIRE D'UNE VIE (*Remarques II*)

VILLE DE LA PEUR

CRÉATURE

MOURIR

PETIT TRAITÉ DE LA VIE ET DE LA MORT (*Remarques III*)

CODA

LE REVENANT

Chez d'autres éditeurs

LE TEMPS MORT, Prix Jean Ray 1974 (*J'ai lu*)

LES TRAITRES MOTS OU SEPT AVENTURES DE THOMAS NYLKAN
(*Flammarion*, coll. « Textes »)

LIVRE D'HISTOIRE (*extraits*) (*Hachette/P.O.L*)

FILM NOIR (*Hachette/P.O.L*)

Traduction

LA TRISTE FIN DU PETIT ENFANT HÛÎTRE & autres histoires (*The
Melancholy Death of Oyster Boy & other stories*) de Tim
Burton. Traduit de l'américain (*Éditions 10/18*)

René Belletto

Sur la terre comme au ciel

Nouvelle édition

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2006
ISBN : 2-84682-140-2
www.pol-editeur.fr

PREMIÈRE PARTIE

I

Après ma séparation d'avec Cécile, je croyais que tout serait bien et que j'allais mener une vie de légende, mais non, depuis deux mois (deux mois déjà !), les vents de la fortune me soufflaient en pleine figure et j'étais à prendre avec des pincettes, voire avec un filet et un trident. En voiture, il fallait que je me méfie, je conduisais en dépit des lois de la civilisation, passant ma hargne maussade sur le volant, l'accélérateur et le levier de vitesses, et j'avais dû commettre mille imprudences graves pour me retrouver si vite boulevard des Belges.

J'arrivai devant le 27 *bis* avec un quart d'heure d'avance. La maison ne se voyait pas, ou à peine. Les Tombsthay faisaient partie de ces Lyonnais privilégiés qui ont une façade sur le parc de la Tête d'Or et son zoo. D'un côté c'est la ville, de l'autre la jungle ou peu s'en faut, les grandes étendues verdoyantes, un lac, les cris des bêtes les plus diverses, lions, biches, éléphants, et tant d'autres.

J'étais trop énervé pour faire dans les règles un créneau pourtant facile entre un camion de déménagement et une gracile mobylette rouge. Je fonçai en marche avant. Ma volumineuse Toyota Celica frotta horriblement le trottoir et s'immobilisa dans une

secousse. Le moteur cala, ma poitrine heurta le volant. Je jurai à voix basse. De colère, j'arrachai la clé de contact si fort que le dos de ma main gauche alla se meurtrir à diverses surfaces, ce qui accrut ma rage et me fit pousser un nouveau juron, à pleins poumons celui-là. J'en fus tout assourdi. Je faillis baisser la vitre pour laisser sortir l'excès de bruit. Puis je me préparai à attendre en regardant tomber la pluie froide.

Il faisait un temps effroyable pour la saison.

Trois déménageurs sortirent du 27, vinrent ouvrir l'arrière du camion et commencèrent à transporter des meubles. La rigueur des intempéries ne semblait pas les affecter. Leurs gestes n'auraient sans doute pas été différents par grand soleil.

Je fouillai dans mes cassettes. J'hésitai entre Manuel Barreco et Victor Monge « Serranito ». J'avais envie d'écouter la *solea* de Serranito, celle que j'avais repiquée sur le disque noir, mais je ne la retrouvai pas tout de suite. Mon appareil bon marché n'avait ni compteur ni retour en arrière. J'ôtai la cassette, renonçant à des manipulations dont l'idée seule me rendait fébrile, et enfonçai la cassette Barreco comme pour la faire passer dans le moteur, mlatchiriblaaaclac ! Je tombai sur sa transcription de *Cataluña*, la deuxième pièce de la *Suite espagnole* d'Albéniz.

Vers le milieu du morceau, la pluie redoubla de violence. De quoi rire. Décembre n'avait pas été plus inclément. Le monde à l'envers. Un temps à ne pas mettre un chien dehors, fût-il enragé et l'appartement exigü. Juin, l'été !

Le plus costaud des déménageurs, haut comme les arbres du boulevard et dépoitraillé jusqu'au nombril, un réfrigérateur sous un bras et une cuisinière à gaz sous l'autre, hésita un instant, semblant attendre qu'on lui mît une commode entre les dents pour faire un voyage qui en vaille la peine, enfin se dirigea d'un pas ferme et la tête bien droite vers l'entrée du 27. Je me sentais, moi, les bras

endoloris d'avoir pris deux ou trois virages à angle aigu sur les pentes de la Croix-Rousse, et au bord du frisson malgré la voiture chauffée, un gros pull et un imperméable.

Je me vêtais exagérément. J'avais peur du froid. J'avais peur de tout. Certains jours, je scrutais mon corps, redoutant d'affreuses maladies. Ainsi la semaine précédente, j'avais eu le malheur de voir chez mon père la fin d'une émission médicale à la télé où il était question du cancer des fosses nasales. Un homme, le visage ravagé par une opération, expliquait les symptômes qui avaient précédé l'horrible découverte. J'avais été pris aussitôt d'une furieuse envie de me moucher, plusieurs paquets de Kleenex dans la soirée, et je m'étais mis à examiner les conséquences de mes souffleries forcées, à la recherche de traces sanglantes. Et le lendemain matin, désastre, une de grimaces compliquées qu'on exécute en se rasant avait entraîné une vague douleur dans la narine gauche. J'avais passé la journée à refaire la même grimace, désireux de vérifier à chaque instant que je souffrais bel et bien. Au début, je m'abritais dans des entrées d'immeuble ou simplement derrière ma main pour me renfrogner à l'aise, mais bientôt la panique avait balayé toute autre considération. L'esprit plein de mon obsession, je ne cherchais même plus à me dissimuler. Je faisais dix pas dans la rue, et soudain crac ! la grimace. Les enfants me montraient du doigt, hésitant entre rire et peur. À cinq heures l'après-midi, n'y tenant plus, j'ouvris l'annuaire à la rubrique « médecins ORL » et je téléphonai. Au septième coup de fil, je tombai sur un médecin qui pouvait me recevoir tout de suite. Je fonçai à son cabinet, place Puvis de Chavannes. « Cette douleur, me dit-il, vous la ressentez toujours ? » « Non, lui dis-je, seulement quand je fais comme ça. » Et j'y allai de ma grimace, que je réussis particulièrement abominable. Un rictus me découvrait les dents de sagesse et la pointe du nez me chatouillait le bout des oreilles. Hideux. Le professeur Houplines mani-

fešta un étonnement apeuré et me dit d'une voix sans force : « Évidemment, si vous faites comme ça... Je comprends qu'à la longue ce soit un peu douloureux... » Deux heures plus tard, je ne pensais plus à mon nez, mais je me tâtais les aisselles à la recherche de ganglions.

Fin de *Cataluña*. Quelques secondes de silence avant *Sevilla*, du même Albéniz. Je levai la tête, peut-être parce que j'avais entendu un drôle de bruit, un bruit de moteur mais bizarre. Je vis alors, descendant le boulevard des Belges, une vieille voiture cabossée et tressautante. Elle avait laissé derrière elle, depuis l'avenue de Grande-Bretagne, des volutes de fumée noirâtre à reflets verts qui atteignaient le troisième étage des immeubles. C'était impressionnant. Les déménageurs en posèrent ce qu'ils avaient sur les bras et la regardèrent passer. Je reconnus à grand-peine une 403 Peugeot. Et je reconnus aussi, mais après coup, son conducteur hirsute et hagaré : c'était Marc, un camarade de lycée puis de conservatoire, que j'avais perdu de vue après son mariage. Nous étions tous deux d'origine espagnole et tous deux guitaristes, et nos vies avaient suivi un cours étrangement parallèle, mais, pour cette raison peut-être, nous n'avions jamais été intimes. J'aurais été content de reprendre contact avec lui. Puis je me dis que j'allais trop mal en ce moment pour faire un quelconque premier pas.

À cinq heures moins cinq, la pluie cessa d'un coup.

Barrueco est un merveilleux guitariste. Dans ce genre de répertoire, il est encore meilleur que Williams. J'interrompis *Sevilla* à regret et sortis de la Toyota. La portière ne se referma pas la première fois, mais la deuxième fois si, oh là là si, je crus que tout le véhicule allait se transporter en ripant de l'autre côté du boulevard des Belges tellement je l'avais claquée fort.

Je ne me résignais pas à sonner. J'avais autant envie de rencontrer les Tombsthay (et de prendre le thé avec eux) que de m'arracher une dent saine à la tenaille. Je n'en finissais pas de disposer mon imperméable autour de moi et de me passer la main dans les cheveux, jouant avec l'idée que je pouvais encore rentrer chez moi si je voulais, et continuer de ruminer en paix mon malheur. C'est alors qu'une femme aux cheveux noirs bouclés, descendue d'un taxi, s'approcha de moi et me dit :

– Excusez-moi, vous êtes monsieur David Aurphet ?

La question la plus simple me désorientait tant était grande la confusion de mon esprit au cours de ces sombres semaines. J'étais distrait. J'étais hors du monde. Je dormais le jour et pas la nuit. Je me forçais à uriner quand il n'y avait pas lieu et au contraire me retenais quand une forte envie m'obligeait à marcher à petits pas. Je mettais les steaks surgelés dans la poubelle et les peaux de saucisson au frigo. Je ne téléphonais plus aux amis mais appelais l'horloge parlante au moins une fois par jour. Si j'étais David Aurphet ? Il fallait se décider. Je réprimai un rire gratuit d'idiot de village.

– Oui, dis-je enfin.

– Mme Tombsthay. J'avais peur d'être en retard. Julia. Julia Tombsthay.

En prononçant les syllabes de son nom, ses lèvres épaisses et bien dessinées semblaient suçoter un fruit très doux. Elle était jeune d'allure, un peu forte, très bien habillée. Son visage était sensuel et son expression mystérieuse, voilée par je ne sais quelle tristesse rêveuse et attachante dans un coin du regard.

Puis mon attention fut attirée par un mouvement sur le trottoir devant le 27. Une autre femme se tenait là, me tournant le dos, silhouette élancée et longs cheveux clairs. Julia Tombsthay ne disait plus rien et ne faisait pas mine d'ouvrir la grille. Je restais muet moi aussi.

Nous nous regardions. Je n'éprouvais pas de gêne réelle. Je pensais à autre chose.

Je devais ma présence ici à ce cher Varax Varaxopoulos, un compagnon d'études, garçon énorme que j'aimais beaucoup même s'il avait coutume de me téléphoner aux moments les plus inopportuns, et si certains de ses sujets de conversation, par exemple ses compositions musicales et ses rêves de la nuit précédente, étaient parfois fastidieux. C'était un grand original, un vrai, sans affectation. Il avait acquis une sorte de célébrité au conservatoire grâce à une transcription qu'il avait faite pour deux harmonicas du *Boléro* de Ravel. Il m'avait réveillé ce matin même vers dix heures. Me sachant cinéphile, m'avait-il dit, il n'avait pu se tenir de me communiquer un rêve étrange encore tout frais dans son esprit : voilà, j'ai rêvé qu'Ursula Andress me faisait des caresses intimes pendant que je conduisais un tracteur en klaxonnant comme un fou, c'est drôle, non ? Je l'assurai qu'il y avait en effet de quoi se tordre de rire, et lui demandai si quelque autre événement d'importance lui avait donné l'heureuse idée de me tirer de mon premier sommeil. « Eh bien oui, figure-toi ! (Ce bon Varax !) Tu m'as bien dit que tu avais du mal à trouver des cours particuliers ? Est-ce que tu as pensé à Bouvet ? Tu te souviens comme il était sympa, en plus il t'aimait bien, je suis sûr qu'il aura une idée », etc.

Le conseil du gros Varax était fort judicieux. À midi moins dix, j'appelai Philippe Bouvet, un brave homme tout secoué de tics que j'avais eu comme professeur de musique au lycée du Parc. Il me remit aussitôt malgré tant d'années passées et m'accueillit avec chaleur. Je tombais bien, me dit-il : deux jours avant, au cours d'un cocktail en l'honneur de je ne sais plus quoi concernant l'auditorium Maurice Ravel, une Mme Tombsthay lui avait dit qu'elle cherchait un professeur de guitare pour sa fille, quelqu'un de confiance, le plus rapidement possible, et il avait promis de s'en occuper. Il me

donna leur numéro. Il allait appeler lui-même pour me recommander. Il me reverrait avec plaisir à l'occasion.

Sans la regarder vraiment, je sentis que la femme du 27 nous observait. Au moment même où je dirigeai mon regard vers elle, hop, elle reprit sa position initiale et je ne vis plus que son dos, sa ligne fine, sa chevelure aux reflets roux encore frémissante.

– De toute façon, mon mari et ma fille sont là, dit enfin Julia Tombsthay. Une nouvelle voisine, ajouta-t-elle.

La nouvelle voisine se retourna, mais cette fois d'un franc mouvement qui fit voler ses cheveux. Elle portait une jupe et un pull. Bras frileusement croisés, elle marcha dans notre direction. Je la trouvai élégante et jolie, mais quelque chose, pourtant... Quoi ? Je ne le sus pas tout d'abord. Je savais seulement que j'avais vu quelque chose d'anormal, d'effrayant... et soudain... Son visage, c'était son visage ! Tout le côté gauche, caché en partie par ses cheveux, était différent, différent du côté droit, l'œil un peu plus bas, plus étroit, la bouche plus mince et tordue, et plus pâle, mais la peau de la joue et du front plus sombre – plus rugueuse, moins élastique et moins mobile, me sembla-t-il quand elle se fut approchée, et qu'elle parla... Un accident, ou plutôt une malformation de naissance ?

– Bonjour. Mlle Ledieu, Edwige Ledieu. J'habite ici depuis ce matin, j'ai pensé qu'on pouvait faire connaissance tout de suite...

Elle s'adressait surtout à Mme Tombsthay, à qui elle tendit la main.

– C'est une bonne idée. Mme Tombsthay.

– Monsieur Tombsthay ? dit Edwige Ledieu en tournant vers moi son visage moitié laid moitié beau.

– Non, je...

– M. Aurphet est le professeur de guitare de ma fille.

– Pardon.

Bref silence. Je réussissais sans peine à masquer une légère répulsion – légère répulsion que, tout bien considéré, je n'éprouvais pas, ou plus. Edwige Ledieu, me semblait-il, laissait paraître une pointe d'ironie et même d'insolence dans son attitude, surtout en énonçant sa question déplacée sur mon identité. On aurait dit qu'elle nous surprenait en flagrant délit d'adultère, et qu'elle s'en divertissait. Ou bien était-ce son œil à demi fermé en une caricature d'air malicieux qui donnait cette impression d'ironie – et la maladresse de cette prise de contact un peu forcée s'expliquait-elle par la volonté pitoyable de montrer une fois pour toutes son visage à ses voisins ? Pourtant, on cessait très vite de trouver Edwige Ledieu pitoyable. Je ne savais.

– Vous êtes contente de vos déménageurs ? dit Mme Tombsthay pour dire quelque chose.

– Très contente. Ils sont chers, mais très rapides et très propres. Je n'aurai pas grand-chose à faire après leur départ.

Lesdits déménageurs opéraient, imperturbables. Celui que j'avais déjà remarqué venait de se poser sur la tête une armoire d'une demi-tonne sans en être davantage embarrassé que d'un chapeau de paille. Après un nouveau silence, Edwige Ledieu exprima l'espoir et d'ailleurs la certitude que de bons rapports de voisinage allaient s'établir entre elle et les Tombsthay, et, recroisant les bras, elle s'en alla.

Julia Tombsthay fut peut-être sur le point de faire un commentaire. En tout cas elle ne dit rien et ouvrit la grille, bloquée par un système électrique.

– Allez-y, dit-elle en s'effaçant, mais de telle manière que je fus obligé de la frôler.

Gazon entretenu au millimètre et allées de gravier. La maison, d'un étage, était vaste, blanche, plutôt tarabiscotée dans ses orne-

ments à l'ancienne. Par la porte du garage restée ouverte, j'aperçus le groin funèbre et prétentieux d'une 604 Peugeot toute neuve.

Nous escaladâmes le perron. Malgré mon indifférence, je devais bien m'avouer que Julia Tombsthay était une femme très désirable, sa croupe remuante dans son tailleur étroit aurait fait briller l'œil d'un mort.

Elle me laissa seul dans un salon immense et surchargé de plantes et d'objets, parmi lesquels un piano. Près de moi, un chat roux dormait ou feignait de dormir. Les trop nombreuses plantes vertes commençaient à m'oppresser. L'une d'elles me chatouillait même la joue, c'était agaçant. Je me déplaçai de dix centimètres. Je rêvais d'un bon sécateur pour faire un peu de placé, clac clac clac. Par une fenêtre, on voyait une haie de fusains et les arbres du boulevard des Belges. De l'autre côté de la pièce, une immense baie vitrée courbe donnait sur la végétation du jardin et du parc. Bref, la verdure ne devait pas être plus présente au cœur de l'Amazonie que dans l'immense salon des Tombsthay.

Mon hôtesse revint. J'avais déjà trouvé qu'elle faisait jeune, mais la robe d'intérieur rose qu'elle avait revêtue la rajeunissait encore de cinq à huit ans.

– Mon mari arrive dans trois minutes et ma fille dans cinq. Et le thé dans dix minutes, dit-elle avec un sourire qui la rajeunissait de trois ans.

Encore quelques métamorphoses dans le même sens, me dis-je, et il faudrait aller quérir un landau pour Julia Thombstay et l'y déposer en lui faisant areu, bll bl, boulou boulou.

– C'est l'endroit de Lyon rêvé, pour habiter, dis-je, désireux d'être aimable.

– Oui. Sur le parc, c'est merveilleux. Vous vous êtes approché de la baie ?

Je m'approchai. Au centre, trois panneaux étroits, sortes de portes-fenêtres au fin cadre métallique, permettaient en principe d'accéder au jardin, mais, du fait de leur étroitesse et de la dénivellation relativement importante, m'expliqua Julia Tombsthay, ils faisaient office de simples fenêtres. C'était bizarre, mal conçu. Le panneau central était entrouvert.

– Si vous voulez, on peut aller voir le jardin. La pluie s'est arrêtée.

– Oui...

Je me levai et la suivis.

Nous descendîmes les marches d'un autre perron, symétrique du premier. L'endroit valait certes la peine d'être vu. Je me souviens de mon arrivée dans le jardin des Tombsthay comme d'un moment frappant de mon aventure cet été-là. J'eus l'impression de poser le pied dans un autre monde, d'autant plus que le soleil, absent depuis de si nombreux et si longs jours, parvenait enfin à se faufiler entre les nuages et donnait à toutes choses un aspect inhabituel. La maison et les alentours avaient la beauté et l'étrangeté d'un décor de cinéma. Je levai les yeux vers le ciel. Je quittais à la seconde les rigueurs de l'hiver, et, soudain, l'été touchait ma joue de sa première caresse !

On apercevait un bout de la maison du 27, une petite fenêtre au premier étage.

Nous traversâmes le jardin, comme saturé de plantes et de fleurs dont j'ignorais le nom. La pluie avait eu raison du vent, et les hauts arbres du parc étaient plus immobiles que jamais. De lointains paillements, sifflements et rugissements se détachaient dans le silence tout neuf.

– On ne se croirait pas en ville, n'est-ce pas ? dit Julia Tombsthay. Il y a une allée goudronnée entre le jardin et le parc, mais elle est cachée par la haie. Il faut vraiment être près du portail pour la voir.

Un petit portail en bois, à droite quand on tournait le dos à la maison, donnait accès au parc. Je m'approchai. Là, je vis un homme, debout au milieu de l'allée goudronnée rose. Il tenait un vaste parapluie bleu clair à carreaux. L'idée m'effleura sans raison précise qu'il venait peut-être de se reculer à l'instant, et qu'auparavant il nous observait. Il portait un blouson de cuir marron ouvert sur une chemise blanche. Ses longs cheveux blond cendré, plats, vaguement séparés par une raie au milieu, formaient une frange épaisse sur son front. Il était grand, aussi grand que moi. Il demeura immobile, me fixa une seconde de trop et passa son chemin, son parapluie de carnaval toujours ouvert au-dessus de sa tête.

Je rejoignis Julia Tombsthay penchée sur des fleurs jaunes. Elle se redressa.

– J'ai été contente quand M. Bouvet nous a appris que vous étiez disponible en juillet. Après ce qu'il nous a dit à votre sujet, Viviane n'aurait pas voulu d'autre professeur, je la connais. Et elle aurait été déçue de ne pas commencer dès maintenant.

Nous nous trouvions face à face et elle me regardait, même regard que tout à l'heure sur le trottoir. Cherchait-elle à me séduire ? Pensée absurde. Un rideau bougea à la petite fenêtre du 27. Edwige Ledieu devait explorer son nouveau domaine. Allait-elle vivre seule ici ? Je ne pouvais chasser de mon esprit son visage malmené.

Je repris ma place, non loin du chat roux recroquevillé. Je dus me relever aussitôt, car M. Tombsthay, Graham Tombsthay, fit son entrée dans la pièce. Nous nous serrâmes la main.

– Comment allez-vous ? me dit-il.

– Bien, je vous remercie.

– Si vous voulez enlever votre imperméable, dit sa femme.

Je ne voulais pas, je n'avais pas trop chaud, mais je l'ôtai quand même et me rassis. Graham Tombsthay, âgé d'une cinquan-

taine d'années, avait un léger type étranger et s'exprimait avec une pointe d'accent chantant assez agréable. Il était bronzé, y compris sur le crâne. On aurait pu compter les cheveux qui lui restaient à cet endroit sur les doigts d'une main, ce qui ne l'empêchait pas de les coiffer artistement. L'un d'entre eux, le plus vivace, marquait l'avant du crâne d'une oreille à l'autre, comme un trait de crayon. Un deuxième, sur le côté, tentait courageusement d'occuper le terrain par des méandres et des tortillons, tandis qu'un troisième fuyait en franche diagonale et allait se perdre vers l'arrière. Sans doute préoccupé par cet état de choses, Graham Tombsthay se passait la main dans la tignasse toutes les trente secondes en inclinant la tête avec une expression douloureuse. Cette pratique ne dérangeait en rien l'ordonnance des trois survivants, signe qu'ils devaient être maintenus par quelque produit à base de colle forte. Graham Tombsthay avait tort de s'inquiéter : son regard bleu profond, l'ovale harmonieux de son visage, sa musculature discrète mais perceptible sous le costume du bon tailleur faisaient de lui un homme plutôt séduisant.

– Philippe Bouvet, que j'ai dû rencontrer au moins une fois, vous a chaudement recommandé...

Aimable, adorable Bouvet ! Je le revois encore (lycée du Parc, salle 1, 1957) me dire, en s'empoignant les testicules à deux mains et en se les remontant jusqu'au nombril selon un geste qui lui était familier (de sorte que ses élèves, pour parler de lui, prononçaient rarement son nom mais faisaient le geste) : « Mais, mon petit ami, la guitare, ce n'est pas un instrument ! » Que la guitare fût bel et bien un instrument, et qu'on pût même considérer comme le plus expressif et le plus attachant des instruments, je m'attribue le mérite d'avoir jeté le doute dans son esprit à ce sujet. Et je m'attribue aussi le mérite d'avoir fait du troisième fils de son second mariage, assez rapidement, un assez bon guitariste. Mais passons, ces temps sont lointains.

– Vous exercez dans un conservatoire ? demanda Graham Tombsthay.

– Non. J’ai bien passé le CA – c’est le concours qui permet d’enseigner dans un conservatoire –, mais les postes qu’on m’a proposés ensuite étaient trop éloignés de Lyon. Je ne pouvais pas quitter Lyon à l’époque, ou plutôt je ne voulais pas. Je les ai refusés et j’ai fini par perdre le bénéfice du concours. Sans trop de regret, d’ailleurs. J’ai donné des cours particuliers tout en étant professeur de français, situation à laquelle me préparaient également – et même surtout, devrais-je dire – mes études. Cette année, c’est l’enseignement du français que j’ai décidé d’abandonner.

Ouf. Qu’est-ce qui me prenait de châtier ainsi mon langage ? Je ne me sentais pas à l’aise dans ce salon d’un hectare, sous l’œil attentif des Tombsthay. Tout en ayant frais aux extrémités, je me mis à transpirer légèrement.

J’entendis des portes claquées, des pas martelant un escalier à vive allure.

– Il faudra que nous décidions... commença Julia Tombsthay.

À ce moment, Viviane Tombsthay fit son apparition. Je ne vis d’elle d’abord que de longs et épais cheveux châtain à peine coiffés. Ses grands yeux clairs se posèrent aussitôt sur moi. Avant d’entrer vraiment, elle se tint une demi-seconde l’épaule appuyée au montant de la porte, tête inclinée, hanche saillante, une jambe un peu repliée ne reposant sur le sol que par l’extrémité du pied. Apparition est le mot juste. Tant de grâce et de beauté n’étaient pas de ce monde, me dis-je pendant cette demi-seconde. Viviane Tombsthay, quinze ans, irrita je ne sais quel espoir de vie et de bonheur moribond mais toujours présent au fond de moi. J’en fus tout décontenancé. Ma transpiration légère se transforma en ruissellement, ma bouche béa, ma gorge se serra, mon ventre se noua, le cœur me poignit.

Achévé d'imprimer en mars 2006
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1946
N° d'imprimeur : 06-xxxx
Dépôt légal : avril 2006
Imprimé en France



René Belletto
**Sur la terre
comme au ciel**

Cette édition électronique du livre
Sur la terre comme au ciel de René Belletto
a été réalisée le 3 août 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en mars 2006 (ISBN : 9782846821407)
Code Sodis : N44369 - ISBN : 9782818004289